

Pétrarque

Je vois sans yeux et sans bouche je crie

Vingt-quatre sonnets
traduits par Yves Bonnefoy

*Accompagné de dessins originaux
de Gérard Titus-Carmel*



Éditions Galilée



Benedetto sia 'l giorno, e 'l mese, et l'anno,
et la stagione, e 'l tempo, et l'ora, e 'l punto,
e 'l bel paese, e 'l loco ov'io fui giunto
da' duo begli occhi che legato m'anno;

et benedetto il primo dolce affanno
ch'i' ebbi ad esser con Amor congiunto,
et l'arco, et le saette ond'i' fui punto,
et le piaghe che 'nfin al cor mi vanno.

Benedette le voci tante ch'io
chiamando il nome de mia donna ò sparte,
e i sospiri, et le lagrime, e 'l desio;

et benedette sian tutte le carte
ov'io fama l'acquisto, e 'l pensier mio,
ch'è sol di lei, sí ch'altra non v'à parte.

Que bénis soient le jour, le mois, l'année,
La saison, le temps qui s'enfuit, l'heure, l'instant
Et ce lieu, dans ce beau pays, où deux beaux yeux
Me firent prisonnier et m'enchaînèrent.

Et béni soit le doux premier tourment
Que j'éprouvai, ainsi captif d'Amour.
Béni soit l'arc, bénies les flèches qui me percèrent,
Bénie la plaie qu'elles m'ont faite au cœur.

Bénis mes mots qui clamèrent sans nombre
À tous échos le nom de ma dame. Bénis
Les soupirs et les larmes, et mon désir.

Et bénis soient aussi tous ces écrits
Où j'amasse sa gloire; et ma pensée
Qui ne sait qu'elle, et donc rien d'aucune autre.

Pace non trovo, et non ò da far guerra;
e temo, et spero; et ardo, et son un ghiaccio;
et volo sopra 'l cielo, et giaccio in terra;
et nulla stringo, et tutto 'l mondo abbraccio.

Tal m' à in pregon, che non m' apre né serra,
né per suo mi riten né scioglie il laccio;
et non m' ancide Amore, et non mi sferra,
né mi vuol vivo, né mi trae d'impaccio.

Veggio senza occhi, et non ò lingua et grido;
et bramo di perir, et cheggio aita;
et ò in odio me stesso, et amo altrui.

Pascomi di dolor, piangendo rido;
egualmente mi spiace morte et vita:
in questo stato son, donna, per voi.

Aucune paix en moi, qui ne puis combattre,
Je crains, espère, brûle, je suis de glace;
Je vole par le ciel et je gis sur terre,
Je n'étreins rien, j'ai dans mes bras le monde.

Et celle qui m'emprisonne, elle ne m'ouvre
Ni ne défait mes liens ni ne veut de moi.
Ainsi me tue Amour, qui ne me libère,
Ni ne me veut en vie, ni en repos.

Je vois sans yeux et sans bouche je crie,
Je veux mourir mais appelle au secours,
J'ai de moi haine et d'elle, ah, quel amour!

Je broute la douleur, je ris en pleurs,
Je déteste aussi bien la mort que la vie,
Madame, je suis tel à cause de vous.

Voi ch'ascoltate in rime sparse il suono
 di quei sospiri ond'io nudriva 'l core
 in sul mio primo giovanile errore
 quand'era in parte altr'uom da quel ch'î sono,

del vario stile in ch'io piango et ragiono
 fra le vane speranze e 'l van dolore,
 ove sia chi per prova intenda amore,
 spero trovar pietà, non che perdono.

Ma ben veggio or sí come al popol tutto
 favola fui gran tempo, onde sovente
 di me medesmo meco mi vergogno;

et del mio vaneggiar vergogna è 'l frutto,
 e 'l pentersi, e 'l conoscer chiaramente
 che quanto piace al mondo è breve sogno.

De vous qui entendez, en mes rimes éparses,
 Tous ces gémissments dont j'abreuvais mon cœur
 Dans les égarements de ma prime jeunesse,
 Quand j'étais autre qu'à présent, au moins un peu.

Pour ces écrits, plaintes, ressassements
 Ballottés entre vains espoirs, vaine douleur,
 J'espère compassion si ce n'est excuse :
 N'avez-vous pas souffert l'épreuve de l'amour ?

Mais maintenant je vois bien que je fus
 De tous la longue fable, et souvent j'ai honte
 De moi, quand je médite sur moi-même.

Et de ma frénésie c'est le fruit, cette honte,
 Avec le repentir, et savoir, clairement,
 Qu'ici-bas ce qui plaît, c'est bref, ce n'est qu'un songe.

Erano i capei d'oro a l'aura sparsi
 che 'n mille dolci nodi gli avolgea,
 e 'l vago lume oltra misura ardea
 di quei begli occhi, ch'or ne son sí scarsi;

e 'l viso di pietosi color' farsi,
 non so se vero o falso, mi pareo:
 i' che l'ésca amorosa al petto avea,
 qual meraviglia se di súbito arsi?

Non era l'andar suo cosa mortale,
 ma d'angelica forma; et le parole
 sonavan altro, che pur voce humana.

Uno spirto celeste, un vivo sole
 fu quel ch' i' vidi: et se non fosse or tale,
 piagha per allentar d'arco non sana.

Flottaient ses cheveux d'or dans cette brise
 Qui en mêlait mille boucles charmantes,
 Grâce, surabondante, était la lumière
 De ses beaux yeux qui pour moi n'en ont plus.

Et de pitié me semblait son visage
 Se colorer, était-ce vrai ou pas?
 J'avais au cœur la mèche de l'amour,
 Fut-ce étonnant si d'un coup je pris feu?

Sa façon d'avancer n'était chose mortelle,
 Mais la pensée d'un ange. Ses paroles
 Sonnaient plus pures que simples voix humaines.

C'est un esprit du ciel, un soleil en vie,
 Ce que je vis, ce jour. Et autre serait-elle
 Aujourd'hui, et son arc brisé, ma plaie demeure.

Passa la nave mia colma d'oblio
per aspro mare, a mezza notte il verno,
enfra Scilla et Caribdi; et al governo
siede 'l signore, anzi 'l nimico mio.

A ciascun remo un penser pronto et rio
che la tempesta e 'l fin par ch'abbi a scherno;
la vela rompe un vento humido eterno
di sospir', di speranze et di desio.

Pioggia di lagrimar, nebbia di sdegni
bagna et rallenta le già stanche sarte,
che son d'error con ignorantia attorto.

Celansi i duo mei dolci usati segni;
morta fra l'onde è la ragion et l'arte,
tal ch'incomincio a desperar del porto.

Passent ma barque et tout son poids d'oubli
Par gros temps, à minuit. C'est en hiver,
Entre les deux rochers, Scylla, Charybde,
Et c'est mon prince, mon ennemi, qui tient la barre.

À chaque rame une pensée vile, qui semble
Insoucieuse des gouffres. Un vent déchire
De paquets d'eau ma voile, ce sont mes plaintes,
Mes désirs, mes espoirs, et c'est sans fin.

Des pluies de larmes et le dédain, ce banc de brume,
Détrempent les haubans déjà défaits,
Tressés qu'ils sont d'erreurs et d'ignorance.

Et où ont disparu ces deux phares, ma joie
De chaque jour? Noyés en mer
Mon art et ma raison. J'en perds espérance de port.

O cameretta che già fosti un porto
a le gravi tempeste mie diurne,
fonte se' or di lagrime nocturne,
che 'l dî celate per vergogna porto.

O letticiuol che requie eri et conforto
in tanti affanni, di che dogliose urne
ti bagna Amor, con quelle mani eburne,
solo ver' me crudeli a sí gran torto!

Né pur il mio secreto e 'l mio riposo
fuggo, ma piú me stesso e 'l mio pensiero,
che, seguendol, talor levommi a volo;

e 'l vulgo a me nemico et odioso
(chi 'l pensò mai?) per mio refugio chero:
tal paura ò di ritrovarmi solo.

Ô ma petite chambre, jadis le havre
Dans les âpres tempêtes qui me secouaient,
Et maintenant la fontaine où des larmes
Coulent, la nuit, dont le jour j'aurais honte!

Ô petit lit, mon repos, réconfort
Dans de si grands tourments, quelles urnes de pleurs
Amour répand sur toi, de ces mains d'ivoire
Qui pour moi seul, à grand tort, sont cruelles!

Ce n'est pas seulement, ce que je dois fuir,
Votre retraite, cette paix; c'est moi, surtout,
C'est ma hantise, à des heures pourtant si exaltantes.

Et ces êtres vulgaires, qui me haïssent
Et qui me sont odieux, j'en fais mon refuge
(Qui l'eût pensé?) tant j'ai peur d'être seul.

Due rose fresche, et colte in paradiso
l'altrier, nascendo il dí primo di maggio,
bel dono, et d'un amante antiquo et saggio,
tra duo minori egualmente diviso

con sí dolce parlar et con un riso
da far innamorare un huom selvaggio,
di sfavillante et amoroso raggio
et l'un et l'altro fé' cangiar il viso.

— Non vede un simil par d'amanti il sole —
dicea, ridendo et sospirando insemi;
et stringendo ambedue, volgeasi a torno.

Cosí partia le rose et le parole,
onde 'l cor lasso anchor s'allegra et teme:
o felice eloquentia, o lieto giorno!

Cueillies en Paradis deux fraîches roses
Avant-hier, en cette aube du premier mai :
Quel beau présent, qu'un amant vieux et sage
Fait en égal partage à deux plus jeunes!

Et si douce était sa parole, et quel sourire
À rendre aimant l'homme le plus féroce !
L'étincelant rayon de son amour
Les fit changer de visage, l'un comme l'autre.

Un tel couple d'amants, jamais n'en a vu
Le soleil, disait-il, en riant, soupirant.
Il les étreignait, il les regardait tour à tour.

Ainsi partagea-t-il les roses, les mots,
Et depuis mon cœur las s'en égaie et s'effraie.
Ô heureuse éloquence ! Ô jour d'allégresse !

Passer mai solitario in alcun tetto
non fu quant'io, né fera in alcun bosco,
ch'ï non veggio 'l bel viso, et non conosco
altro sol, né quest'occhi ànn'altro obiecto.

Lagrimar sempre è 'l mio sommo diletto,
il rider doglia, il cibo assentio et tòsco,
la notte affanno, e 'l ciel seren m'è fosco,
et duro campo di battaglia il letto.

Il sonno è veramente qual uom dice,
parente de la morte, e 'l cor sottragge
a quel dolce penser che 'n vita il tene.

Solo al mondo paese almo, felice,
verdi rive fiorite, ombrose piagge,
voi possedete, et io piango, il mio bene.

Sur aucun toit jamais aucun moineau,
En aucune forêt aucune bête
Ne furent seuls autant que moi, qui ne vois plus
Ce beau visage, seul soleil que je connaisse,
Seul objet que mes yeux puissent vouloir.

Et des larmes sans fin sont mon seul plaisir,
Le rire m'est tristesse. Me nourrir,
C'est absinthe et poison. La nuit m'angoisse,
Le ciel le plus serein ne m'est que ténèbre,
Mon lit se voit le champ d'une bataille.

Bien vrai ce que l'on dit du sommeil : qu'il est père
De la mort, lui qui prive le cœur
De ces douces pensées qui le font vivre.

Ô pays fortuné, d'être le seul,
Vertes rives fleuries, plaines ombreuses,
À jouir de ce bien que moi je pleure.

Amor m' à posto come segno a strale,
 come al sol neve, come cera al foco,
 et come nebbia al vento; et son già roco,
 donna, mercé chiamando, et voi non cale.

Dagli occhi vostri uscío 'l colpo mortale,
 contra cui non mi val tempo né loco;
 da voi sola procede, et parvi un gioco,
 il sole e 'l foco e 'l vento ond'io son tale.

I pensier' son saette, e 'l viso un sole,
 e 'l desir foco: e 'n seme con quest' arme
 mi punge Amor, m'abbaglia et mi distrugge;

et l'angelico canto et le parole,
 col dolce spiro ond'io non posso aitar me,
 son l'aura inanzi a cui mia vita fugge.

Amour m'a fait la cible de la flèche,
 Je suis neige au soleil, cire dans le feu,
 Brume que vent disperse. Ma voix s'enroue,
 Ma dame sans pitié, à vous crier « Grâce ».

Vos yeux, c'est eux qui m'ont porté le coup mortel
 Que ne pourront ni temps ni lieu guérir,
 De vous seule dépendent, et c'est votre jeu,
 Le soleil, le feu et le vent dont je suis la proie.

Car les pensées sont flèches, soleil est ce visage,
 Et feu est le désir. Et de ces armes
 Amour me perce, m'aveugle, me consume.

Cependant que ce chant, ces mots dignes des anges,
 Et cette douce haleine qui me tue,
 Sont la brise qui fait que ma vie dérive.

Sa tombe, me dit-on ? Mais c'est ce creux
Qu'il a laissé, sombre dans le feuillage
De l'arbre où Apollon vieilli médite
Sur qui est jeune et donc est plus qu'un dieu.

Et c'est aussi la trouée de lumière
Dans la *Naissance de Bacchus*, quand le soleil
Prend l'espérance encore inentamée
Dans ses mains, et en fait le ciel qui change.

Sa tombe ? Ce que voit ce regard sévère
Se défaire, au profond de l'*Autoportrait*
Dont le tain, qui aime son rêve, s'enténèbre :

Un vieil homme étonné, le soir venant,
Mais s'obstinant à dire la couleur,
Tard, sa main devenue pourtant chose mortelle.

Qu'est-ce que ces rochers, ce sable ? C'est Ithaque,
Tu sais qu'il y a là l'abeille et l'olivier
Et l'épouse fidèle et le vieux chien,
Mais vois, l'eau brille noire sous ta proue.

Non, ne regarde plus cette rive ! Ce n'est
Que ton pauvre royaume. Tu ne vas pas
Tendre ta main à l'homme que tu es,
Toi qui n'as plus chagrin ni espérance.

Passe, déçois. Qu'elle fuie à ta gauche ! Voici
Que se creuse pour toi cette autre mer,
La mémoire qui hante qui veut mourir.

Va ! Garde désormais le cap sur l'autre
Rive basse, là-bas ! Où, dans l'écume,
Joue encore l'enfant que tu fus ici.